

Et comment se comprendre autrement que par erreur?

Bernard Lévy

Volume 12, Number 4, July–August 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60238ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévy, B. (1970). Et comment se comprendre autrement que par erreur? *Liberté*, 12(4), 71–80.

Et comment se comprendre autrement que par erreur ?

Je vivais depuis longtemps un débat qui n'avait rien d'imaginaire. Je craignais pourtant qu'il ne le fût et j'appréhendais de découvrir un matin qu'on m'avait subtilisé mes évidences et mes certitudes sans songer à les remplacer. Cette mésaventure finit par m'arriver et je dus m'apercevoir un jour qu'on m'avait effectivement enlevé mes évidences et mes certitudes. Je décidai alors de combler moi-même le préjudice que ces lacunes me causaient. Je ne me heurtai pas à des portes closes, non, pas exactement. Je frappai à une porte et, aussitôt, une porte, peu éloignée certes, mais différente, s'ouvrait et je ne récupérais jamais ni mes évidences, même les plus secrètes, ni mes certitudes, même les plus adorées.

Il devait être inutile d'insister car, à supposer que le débat fût imaginaire ou que je le vécusse réellement depuis longtemps, évidences et certitudes... J'avais compris. Evidences et certitudes n'avaient plus rien à faire dans ma vie même si désormais on frappait à ma porte pour me les rendre. Des illusions aussi coutumières que conventionnelles m'avaient échappé des mains, voilà tout. C'était un drame, une sorte d'exil. J'y prenais goût et davantage... Je n'avais plus d'évidences, il était donc superflu pour moi de me défier de tout ; je n'avais plus de certitude et tout devenait approximatif et probablement erroné. Ce n'était pas désagréable. Je ne comprenais pas tout à fait par erreur mais presque et j'avais, je ne sais comment, le sentiment de comprendre, au point de croire qu'il en serait toujours ainsi. Il ne me restait plus qu'à condamner ma porte à toutes les évidences qui voudraient

m'importuner, à toutes les certitudes qui viendraient m'embarrasser ; il ne me restait plus qu'à m'en aller.

*

*

*

(une plage en automne ; deux personnages)

L'autre — Attendez-vous quelqu'un ?

Moi — Non, pas vraiment. Pourquoi me demandez-vous cela ?

L'autre — Pour engager la conversation, parce que la plage est déserte ou plutôt parce que nous y sommes seuls. Je vous observe depuis votre arrivée ici et vous avez dû m'apercevoir aussi au cours de vos promenades depuis une semaine.

Moi — Je suis là, en effet, depuis une semaine.

L'autre — En vacances ?

Moi — Si vous voulez. Et vous ?

L'autre — A la recherche de calme, de solitude...

Moi — L'endroit est peut-être propice à la réflexion.

L'autre — Sans doute. Mais je ne voudrais pas vous déranger. N'attendez-vous vraiment personne ?

Moi — Non, personne ; personne pour le moment.

L'autre — Pourquoi avoir choisi ce coin balayé par le vent ?

Moi — Pour des raisons sûrement semblables aux vôtres : pour tromper des habitudes devenues trop exigeantes...

L'autre — Pour en tromper d'autres moins familières.

Moi — Je me suis en allé, tout simplement.

*

*

*

J'avais compris par erreur ou presque, comme toujours maintenant, mais j'avais l'impression que l'essentiel — une dimension qui aurait ressemblé à du silence, une sorte de perceptible silence — m'échappait. Qu'avais-je compris au juste ? A peine l'espace ou le temps d'une imprécision. Le temps et l'espace s'étaient décalés d'une mesurable minceur de silence.

L'autre — Pourquoi vous êtes-vous en allé ?

Moi — Par défaillance ou tristesse, ou par erreur, ou encore par...

L'autre — N'insistez pas, je vous en prie...

J'avais déjà une foule de raisons à invoquer bien qu'aucune ne justifiait vraiment mon attitude de compréhension soudaine et de lucidité dégagée. C'est que j'étais passé du côté privilégié d'une barrière que le silence masque avec adresse et discrétion mais avec fermeté ! J'avais saisi ce que l'on classe machinalement entre les presque-rien et les je-ne-sais-quoi et qui selon les déductions habituelles font toute la différence.

L'autre — Alors ?

Moi — Une brisure qui prenait forme de lueur insistante.

L'autre — Une lumière en somme ?

Moi — Peut-être, mais plus secrète que diffuse et plus provisoire que vive. Comprenez-vous ?

L'autre — Non.

Moi — Une brisure, un arrêt bref et parfait, sans secousse aucune, et parfaitement distinct entre les choses et leur destin... inéluctable, comme on dit. Une sorte de soupir, si vous voulez, le premier soupir d'une intimement courte vie.

L'autre — Et la fin.

Moi — De cette vie ? Je ne peux pas dire que j'en fus le témoin. Et justement je soupçonne qu'il n'y en ait guère, du moins pour l'instant.

*

*

*

L'autre — Reprenons.

Moi — Volontiers. Les signes extérieurs d'intelligence sont-ils des signes de bonheur ?

L'autre — Du bonheur, voulez-vous dire ?

Moi — C'est là sans doute que se dissimule une vague clarté, une sorte de marque d'affection.

Je me doutais un peu que suivraient en cortège des justifications issues d'expériences personnelles non dénuées de fantaisie mais pas assez probantes malgré tout pour satisfaire un appétit auquel manquent tant d'épices. Je décidai d'attaquer, détournant la conversation ailleurs qu'à l'essentiel. Où l'aurais-je conduite ? Ailleurs, toujours plus ailleurs. A mi-voix, je multipliais sans un regret les détails, les pointillismes

extra-verbaux, les conventions d'usage et surtout les bons motifs. Aucune justification ne devenait plus possible. Je le savais. C'était peut-être qu'en moi l'amertume et le plaisir ne faisaient plus qu'un et que mon cynisme, encore à l'état expérimental, oscillait, avec quelle tendresse, entre les plus-jamais et les nulle-part et qu'il empruntait la tournure de bon aloi des choses comestibles.

L'autre — Une sorte de concept, concept muet, solitaire et sans saveur que nous aurions engendré nous-mêmes et que nous éprouverions du mal à digérer, disiez-vous.

Moi — Oui, par plaisir et sans révolution pour délirer dans le délire confortable des promesses d'inattendus. J'avais pris résolument le parti de l'erreur. Aurait-il été sage de s'excuser ?

*

*

*

Moi — A vous de jouer.

L'autre — Croyez-vous que l'heure soit aux propos ludiques ?

Moi — Et pourquoi pas ? rétorquai-je avec peu d'ironie.

C'était un jeu, en effet, le jeu du savoir-aller et du laisser-faire ou l'inverse, je ne sais plus (cela n'a pas une grande importance en ce qui nous concerne). L'important c'était de comprendre avait dit un convive quelque peu assuré par l'ambiance échaudée. **MAIS C'ETAIT AILLEURS EN UN TEMPS AUTRE, EN UN LIEU DIFFÉRENT OÙ NOUS AURIONS PU ÊTRE ENSEMBLE, OÙ NOUS AVONS DÛ ÊTRE ENSEMBLE.**

Moi — Facile à dire.

L'autre — Facile à vivre.

Moi — Facile à aimer.

L'autre — Facile, facile, facile, facile.

Tous les jeux sont aisés quand on ne s'y attend pas mais tout se complique très vite.

Moi — Aimer dire vivre... dire aimer vivre...

L'autre — Il y a une nuance.

Moi — Plusieurs probablement et ce sont les nuances qui lassent : on commence par vivre, pardon, par jouer, sans y prendre garde puis on devient plus attentif,

de plus en plus attentif au point d'oublier que ce n'est... qu'un jeu.

L'autre — Et comment tout cela finit-il ?

Moi — Je ne sais pas, mais d'une façon bien ordinaire je suppose, ou par un sourire...

L'autre — Par erreur ?

Moi — Je ne peux vous en dire davantage.

J'avais été intraitable et je n'offrais même pas l'abri aléatoire d'une compensation verbale.

L'autre — Vous trichez ?

Il débordait d'imagination ou il avait trop d'espoir et moi je n'aurais pas voulu que l'on considérât ma bonne foi, mes actes de foncière volonté pris au piège de doute ou de quelque élémentaire suspicion.

Moi — Vous perdez.

L'autre — N'y a-t-il aucune issue ?

Il n'était plus question de remarques affectives ni de déception contenue mais comment improviser des raisons probantes sans outrager les bonnes mœurs, élever une construction de l'esprit qui ne fût pas vaine, conduire un désir irrésistible de ne pas plaire sans que ce désir fût corrosif ?

Moi — Comment,

L'autre — Se comprendre,

Moi — Autrement que par erreur ? Et comment se comprendre autrement que par erreur ?

Ma vie n'était plus qu'une faille lucide. J'avais compris certes, non pas que j'eusse fini par comprendre mais simplement, naturellement. Je comprenais, j'avais compris, je viens de le dire, par erreur ou presque ou par presque erreur — pourquoi nierais-je l'existence d'hypothèses ? Je me situais entre les presque-rien et les je-ne-sais-quoi, les plus-jamais et les nulle-part, les moins-que-parfait et les sous-entendus : ma vie ne se confondait plus qu'avec une incertitude perceptible, concevable et même mesurable ; c'était propre. Comprendre, se comprendre... la différence n'est pas proportionnée à la distinction. Je cherchais une issue. J'optais pour un mythe où chaque mot, chaque geste, chaque intonation ne recèlerait pas de revers univoques.

Moi — L'empereur de Chine ou un autre quelconque

empereur d'un tas de sable, collectionnait les tas et se demandait, à partir de quel moment il pourrait affirmer sans se tromper qu'un tas est un tas. Un... deux... trois grains oui, mais quand, quand est-ce qu'un tas est un...

Il eut des femmes, beaucoup de femmes mais un... deux... trois... quatre... quatre ? Peut-être. N'est-ce pas excessif ?

Un condamné à mort, deux... trois mille, quatre cent mille, je n'ose dire cinq, il faudrait parler de millions, une ville, plus même, condamnée à cerner un moment de spéculative illusion. Quand, mais quand est-ce qu'un tas est...

Était-ce bien aussi qu'il fallait poser la question ? L'empereur ne mourut pas dit la légende, disent toutes les légendes, sans avoir trouvé de réponse.

L'autre — C'est encore un jeu.

Moi — Si vous voulez.

L'autre — J'entends bien que votre empereur voulut arrêter le temps et qu'il ne réussit qu'à élargir l'espace.

Moi — Telle n'était pas son intention, vous en convenez ?

L'autre — Il devait être un tenant acharné d'une conception philosophique d'un genre quelque peu...

Moi — Simpliste.

L'autre — J'allais dire fragmentaire ou élémentaire.

Moi — Il est peut-être regrettable que les utopies atteignent au cœur tant de réalités.

L'autre — Vivre est trop ordinaire.

Moi — Ne trouvez-vous pas la fin du jeu d'une effroyable banalité ?

L'autre — Est-il bien raisonnable alors de nier les questions essentielles pour... pour un peu d'humanité ?

Moi — Est-il moins raisonnable de percevoir que l'essentiel est ailleurs et qu'il n'intéresse personne ?

L'autre — Vous plaidez pour l'incertitude !

Moi — Pour un certain droit ou non — conformisme, si vous préférez.

L'autre — Nous y reviendrons.

Moi — Volontiers.

L'autre — L'important, c'est de comprendre.

Moi — Je vous suis.

L'autre — Et comment saisir un moment privilégié, celui de comprendre, sinon en arrêtant le temps ?

Moi — Par erreur.

Je n'avais pas encore tout à fait le dernier mot, c'était pourtant une question accessoire ; encore une de ces portes où l'on frappe et qui ne répond pas mais dont le mutisme attire l'attention d'une voisine puis de tout un corridor. Cette question n'aboutirait pas. J'espérais qu'elle n'aboutirait pas. C'eût été nier toutes nos réserves et ne plus protéger la fragilité des choses incertaines que j'avais accumulées avec tant de précaution. C'eût été laisser croire à des gens honnêtes, à la mauvaise foi insoupçonnable mais combien plus convaincante que tous les discours possibles, c'eût été laisser croire qu'il y aurait encore quelqu'un à sauver. On ne précisait pas qui. On se spécifiait pas non plus si c'était malgré lui ou si vraiment il aurait pu s'agir d'un désespéré qui aurait demandé quelque secours aussi inopportun qu'inefficace et tout juste capable d'interrompre un désordre sur le point de naître et de vivre. On se gardait bien d'ajouter des raisons moins évidentes. Ce devait être bien grave.

J'étais enclin à penser que mon interlocuteur irait plus loin. Il fut question de sauveur. Le jeu du savoir-aller et du laisser-faire (ou l'inverse, comme vous voudrez) n'en prévoyait explicitement pas, me semble-t-il. J'avais tout fait pour que nous évitions un tel personnage. On le traita de coïncidence et d'éventualité. Quel que soit le nom dont on l'affubla, il se trouve trop souvent d'honnêtes gens à la bonne foi manifeste et à la lâcheté mal calculée pour lui vouer un culte fait de frontières peu spirituelles avec des gardiens pour sceller d'étranges concours de circonstances. Après tout, eût-il été nécessaire de vivre ailleurs qu'au sein d'illusions subites pour prendre appui sur un tel monde ? Il paraissait bien affirmer que oui.

L'autre — Pourquoi ne pas nier l'incertitude

Moi — D'abord parce qu'elle exerce un certain attrait sur moi, ensuite parce qu'il s'y fonde un peu plus de liberté.

L'autre — Au nom de quoi ?

- Moi — D'un néant ineffable, monsieur.
- L'autre — Cette position n'a rien d'inacceptable, pour parler dans votre langage, elle est irritante. Car enfin c'est une façon bien à vous de toujours avoir raison.
- Moi — Achevez : c'est aussi une façon de ne jamais avoir tout à fait tort.
- L'autre — Pardon, j'oubliais un instant la règle du jeu. Ainsi vous avez l'incertitude pour axiome.
- Moi — Pour hypothèse.
- L'autre — Soit, et il en découle...
- Moi — ... Il en découle une forme de vie et un état du bonheur.
- L'autre — *De* bonheur.
- Moi — La différence a son charme.
- L'autre — L'issue pourtant on le devine sans peine est aussi ordinaire que fatale ; vous l'avez laissé entendre...
- Moi — Vous importe-t-il de tant tenir compte de la fin.
- L'autre — Je n'en dors pas, monsieur.
- Moi — J'ai connu un ami qui jouait comme moi à jouer. Je ne suis jamais parvenu à savoir quelle était la part du jeu dans ses propos, ni jusqu'à quel point il prenait ou ne prenait pas au sérieux ce qu'il disait. Je ne suis pas sûr non plus s'il comprenait ce qu'il disait.
- L'autre — Il avait tout prévu.
- Moi — Surtout l'imprévisible mais c'était-là sans doute que se dissimulait une faille.
- L'autre — Expliquez-moi.
- Moi — A quoi vous servirait de tout prévoir si vous ne pouvez ni arrêter le prévu, ni agir sur l'imprévu ?
- L'autre — A savoir, à connaître, à être fixé enfin.

La nuit tombait. Il était devenu de plus en plus probable qu'entre une vie approximative et un délire certain le choix serait improvisé. L'important c'était de laisser croire que les uns useraient de savoir-faire et les autres de laisser-aller ou l'inverse ; après tout la différence n'est pas si grande. Entre la certitude et l'envie n'y avait-il que le temps ou le désir d'un acte manqué ? Autant parler de vertu ou de demi-

vertu ou d'un quelconque et noble délire pour satisfaire des conventions qui nous auraient déjà rompus.

*

*

*

Moi — Je ne voudrais pourtant ignorer rien, ni personne, moi aussi.

L'autre — Est-ce un paradoxe ?

Moi — Une belle contradiction, tout au plus.

L'autre — Etait-ce Dieu, votre ami ?

Moi — Pas tout à fait car Dieu pourrait bien être à la fois jeu, joueur et arbitre.

L'autre — Et qu'y gagne-t-il ?

Moi — C'est assez subtil : il est souvent au-dessus des victoires et les défaites constituent, je crois, son plus grand orgueil.

L'autre — Et votre ami.

Moi — Il était tout le contraire de notre empereur de Chine.

L'autre — C'est-à-dire.

Moi — C'est-à-dire qu'il ne se prenait pas pour Dieu mais qu'il y croyait au point d'user des mêmes contradictions et de confondre les siennes propres avec celles d'inspiration... plus extérieures.

L'autre — Et vous ?

Moi — Je suis loin d'une telle cohésion. Je me contente de différer des certitudes et des évidences qui obstruent une certaine quête de la vérité.

L'autre — Mais nous sommes tous, en dépit de notre rationalisme le plus plausible...

Moi — ... Et de moins en moins évident.

L'autre — ... De nos superstitions refusées et réfutées mille fois, nous sommes tous, à notre manière, à la recherche d'une vérité, de la vérité.

Moi — Certes, et ainsi profondément accroché à la moindre certitude.

L'autre — Un siècle sans certitude, c'est poétique, et vous êtes sans doute poète...

Moi — ... Merci.

L'autre — ... Mais l'affront des réalités doit vous importuner gravement.

Moi — Mon éventuelle contrariété ne concerne en rien une réception parfois poétique de réalités même brutales. Je n'ignore pas combien la vérité est meurtrière : à cette seconde même où nous parlons des gens meurent au nom d'une vérité bien matérialisée par leurs corps qui se figent.

*

*

*

La nuit était venue. Pourquoi avoir donné dans des impressions personnelles qui ressemblaient à une fable cruelle qui n'effraierait pas même un enfant ? Je n'aurais pourtant pas préféré du silence. Etais-je déçu ? Pouvais-je aller plus loin que la vérité ? « Je vous souhaite d'être heureux » m'avait dit un convive attardé. CE DEVAIT ETRE UN SAGE OU UN AMI, EN UN TEMPS PAREIL, EN UN LIEU SEMBLABLE ET NOUS ETIONS BIEN ENSEMBLE. Et puis on avait joué. « Je vous souhaite d'être heureux » : j'avais gardé ce vœu comme on témoigne d'une coïncidence avec l'espérance qu'elle se renouvellera souvent. Il y aurait de plus en plus de gens avec des arguments convaincants mais de moins en moins de gens à convaincre. J'avais échoué et je ne gardais en moi que le souvenir d'une intimité courte vie, vous vous souvenez, une mesurable minceur de silence, une marge devenue maintenant imperceptible. Je désirais quoique confusément recouvrer les frontières de l'exil. Et l'erreur comme une soif.

L'autre — N'attendiez-vous vraiment personne ?

Moi — Un convive attardé. Vous, peut-être. Une voix. Un vœu.

L'autre — Une certitude.

Moi — Un lyrisme lucide, une discutable pureté.

L'autre — Vous êtes injuste. Nous finirons par nous comprendre par erreur, si vous le désirez.

J'en riais. C'était enfin une remarque folle.

Venez, rentrons.

Entre une incertitude et un soupir ...

Comme une transparence ...

BERNARD LÉVY